En Orient

Mesamarat al-Gayb, 25 novembre 1945

Les propres épreuves de l'Occident ne sont ni légères, ni faciles — l'Occident porte ses propres problèmes complexes, qui ne cessent de s'aggraver de jour en jour. Mais l'Occident s'est déjà accoutumé aux problèmes, et sait déjà comment s'en dégager, tantôt par la patience et la persévérance, tantôt par la hâte et la rivalité, et par la guerre, n'épargnant rien ni personne, chaque fois que la guerre elle-même se révèle inévitable. Laissons donc l'Occident, et ses propres problèmes sans fin, et tournons-nous plutôt vers l'Orient, et ses propres problèmes, qui semblent bien décidés à rivaliser avec ceux de l'Occident, en une confusion épineuse et véritablement complexe.

Les propres problèmes de l'Orient, du moins pour l'instant, ne viennent jamais de lui-même, ces jours-ci — ils viennent, plutôt, de l'Occident. Nous ne connaissons nul État oriental souhaitant véritablement attaquer un autre État oriental, ni nul peuple oriental souhaitant véritablement asservir un autre peuple oriental. Si les propres affaires de l'Orient avaient simplement été laissées à l'Orient, il semble entièrement probable qu'il aurait poursuivi sa propre voie vers un progrès véritable, cheminant sur cette même voie calmement, régulièrement, jusqu'à atteindre le point que Dieu voulait bien qu'il atteigne, libre de tout trouble, libre de toute confusion. Mais les propres affaires de l'Orient ne sont jamais laissées à l'Orient — l'Occident y intervient continuellement, les compliquant continuellement, épuisant les propres efforts de l'Orient sans nul bénéfice véritable, ni pour l'Orient lui-même, ni pour l'Occident non plus, dans cette même lutte violente qui consume la force, et répand dans les âmes des hommes peu d'espoir, beaucoup de désespoir, et, en tout cas, une tristesse sans fin.

Il n'existe, en Orient, présentement, nul lieu unique dont on pourrait véritablement dire : les cœurs y sont apaisés, les âmes y sont satisfaites, et les choses s'y déroulent exactement comme le souhaiteraient les Orientaux eux-mêmes, ou comme le souhaiteraient les Occidentaux, ou exactement comme les choses devraient véritablement se dérouler, pour l'avancement même de la civilisation, la réalisation du bénéfice pour tous les hommes également, et l'établissement de ce même bénéfice sur un fondement véritablement solide de justice, d'égalité et d'équité.

L'Extrême-Orient demeure dans un trouble véritablement violent, et véritablement détestable — et ce même trouble n'a nulle cause du tout, sinon que les Européens, qui ont versé leur propre sang, et le sang d'autrui, pour éradiquer l'injustice, et établir la justice, se sont simplement révélés incapables, même à présent, de se consoler de la perte de cette même injustice à laquelle ils s'étaient eux-mêmes tant accoutumés, et sur laquelle ils avaient bâti leur propre position. On aurait bien pu s'attendre — une fois la guerre ayant déposé son propre fardeau, une fois le Japon ayant subi cette même défaite absolue — à ce que les propres affaires de la Chine soient laissées entièrement à la Chine seule, d'autant qu'on avait déjà dit, mille fois répété, que la Chine comptait parmi les cinq grandes puissances partageant l'établissement du monde nouveau. Or il apparaît entièrement clair que les propres affaires de la Chine demeurent loin d'être exclusivement les siennes — elles demeurent, plutôt, partagées entre les grandes puissances européennes et américaines, le sujet même d'un différend, dont une petite part est ouverte, et la plus grande part dissimulée, entre les Russes et les Américains.

Ce serait une réelle erreur de dire, ou d'imaginer, que les Anglais portent sur les propres affaires de la Chine un regard véritablement dépourvu de cupidité, et d'ambition coloniale — les intérêts européens et américains demeurent véritablement, profondément enchevêtrés en Chine, et la Chine n'a pas encore atteint un niveau d'avancement purement matériel suffisant pour se passer de l'un ou de l'autre. Les grandes puissances européennes y conservent leurs propres concessions, leurs propres colonies, leurs propres zones d'influence politique et économique, et ces mêmes puissances doivent véritablement préserver leurs propres concessions — si elles venaient un jour à en abandonner une part, elles ne l'abandonneraient jamais que contre un paiement véritable.

Le communisme s'est déjà répandu dans certaines parties de la Chine, s'élevant à une position véritablement significative, et le peuple chinois s'est trouvé véritablement divisé contre lui-même. Il n'aurait été que naturel de laisser les Chinois entièrement à leurs propres affaires, pour les organiser exactement comme ils le souhaitaient eux-mêmes — mais le communisme a un champion véritablement grand, et les propres adversaires du communisme ont eux aussi de véritablement grands champions, avec d'immenses forces américaines présentes en Chine par ailleurs. La Russie et la Chine partagent, de surcroît, à la fois proximité,

et intérêts véritablement enchevêtrés — le différend entre communisme et capital, en Chine, est exactement le même différend entre communisme et capital que l'on trouve à travers tous les pays de la terre, sauf qu'en Chine, il vient armé à la fois d'armes américaines et russes.

Il ne serait guère exagéré, donc, de considérer ce qui se passe désormais en Chine exactement comme nous considérions jadis ce qui se passait en Espagne, avant la Seconde Guerre mondiale. Les propres affaires confuses de la Chine, alors, auraient bien pu être véritablement susceptibles de résolution, parvenant à quelque accord commun, si elles n'avaient jamais été compliquées par le choc des intérêts américains et russes, en ces mêmes contrées.

Les Européens possédaient des colonies qu'ils exploitaient avant la guerre, depuis un laps de temps plus ou moins long — des colonies que le Japon leur arracha pour quelques brèves années, avant que le Japon lui-même ne soit vaincu, et que les Européens ne résolvent de reprendre leurs propres colonies une fois de plus. Mais ces mêmes colonies avaient véritablement cru pouvoir recouvrer plutôt leur propre liberté, une fois le droit et la justice triomphants, dans l'après-guerre même de cette même guerre, une guerre qu'elles croyaient avoir été déclenchée pour établir le droit, et répandre la justice. Combien vite, cependant, ces mêmes colonies découvrirent-elles qu'elles avaient simplement souhaité quelque chose — et que souhaiter est une chose, obtenir ses propres souhaits en est une autre — et que la guerre n'avait jamais été déclenchée pour établir le droit, et répandre la justice, mais déclenchée, plutôt, pour que le fort devienne plus fort encore, le puissant plus puissant encore, et pour écarter les ambitieux de toute réelle concurrence, ou de tout soulèvement de nouveaux problèmes.

Ce qui importait, alors, n'était jamais que le droit triomphât, et que la justice se répandît — ce qui importait, plutôt, c'était que l'Allemagne, l'Italie et le Japon fussent retenus de leur propre ambition coloniale, et de leur propre concurrence coloniale, et que la terre demeurât la chasse gardée exclusive de ceux-là mêmes qui l'avaient déjà monopolisée, à l'exclusion de tous les autres !

Et ainsi assistons-nous désormais à ces mêmes péchés perpétrés en Extrême-Orient : le peuple d'Indonésie veut une indépendance véritable sur ses propres affaires, en accomplissement des pactes mêmes que les vainqueurs ont donnés aux hommes partout — mais on lui dit, plutôt : non, vous devez vous soumettre à la Hollande, puisque vous lui étiez déjà

soumis auparavant, et que rien de véritablement nouveau ne s'est produit dans le monde qui appelle à changer l'ordre ancien. Si le peuple d'Indonésie refuse de se soumettre, la mort est déversée sur lui, toutes sortes d'horreurs déchaînées contre lui, les vainqueurs eux-mêmes se bouchant les oreilles, afin que les voix de ceux qui réclament le droit, la justice et l'équité ne les atteignent jamais. Ce qui importe n'est jamais que quatre-vingt-dix millions d'Indonésiens jouissent de leur propre droit à la liberté, et à l'indépendance — ce qui importe, plutôt, c'est que huit millions de Hollandais jouissent exactement de ce qu'ils jouissaient avant la guerre, en fait de colonialisme, et d'exploitation.

Les uns sont Orientaux, et doivent se soumettre ; les autres sont Occidentaux, et doivent prévaloir. La Hollande s'est sacrifiée pour ses propres alliés anglais ; la Grande-Bretagne, donc, doit se sacrifier pour ses propres alliés hollandais. Le résultat : la guerre a déposé son propre fardeau — mais le sang coule encore, en Extrême-Orient, car l'Europe ne s'est jamais consolée de la perte du colonialisme, n'a jamais véritablement, sincèrement cru en la restitution des droits à leurs propres véritables détenteurs, ne croyant, plutôt, qu'au don de promesses, et à rien de plus.

Ce qui se passe en Indonésie se passe de même en Indochine — il ne conviendrait guère que la Hollande recouvre ses propres colonies, tandis que la France échouerait à recouvrer les colonies qui étaient autrefois les siennes. La France ne se sacrifia pas moins, pour la cause alliée, que la Hollande — c'est elle, après tout, qui absorba le premier choc, excella dans la résistance, et prit part à la soumission de l'Allemagne. Et pourtant les Britanniques n'assistent la France à recouvrer ses propres colonies d'Extrême-Orient que d'une assistance véritablement tiède, frôlant véritablement l'obstruction pure et simple — ils la détourneraient de ces mêmes colonies entièrement, s'ils le pouvaient, car une réelle rivalité existe entre la France et la Grande-Bretagne, tandis qu'aucune n'existe véritablement entre la Hollande et la Grande-Bretagne.

Les nouvelles nous ont déjà dit que le peuple de Birmanie, lui aussi, réclame l'indépendance, et lutte pour elle — mais la Birmanie fut jadis une colonie britannique, et doit donc demeurer une colonie britannique, les armées de l'Empire britannique détenant une force suffisante pour la convaincre de se soumettre à l'autorité coloniale. La propre histoire de l'Inde est bien trop évidente pour nécessiter une réelle élaboration de la part de ceux qui pourraient en parler : l'Inde pourrait bien réclamer l'indépendance, exactement comme elle le désire ; l'Inde pourrait bien

dire qu'elle a pris part à la guerre, pris part à la victoire, et détient un droit véritable à partager les fruits de cette même victoire. L'Inde pourrait bien faire remarquer que ses propres fils travaillent encore, versent encore leur propre sang, au service même de l'Empire, et en aide aux propres alliés de l'Empire — les soldats indiens, en effet, déversent la mort sur le peuple d'Indonésie, en aide aux Hollandais. L'Inde peut dire tout cela, et davantage encore — mais son propre peuple demeure divisé, et doit demeurer divisé, car cette même division sert à consolider la domination coloniale britannique.

Quant au Moyen-Orient, son propre cas se révèle véritablement étonnant en effet : l'Iran vivait jadis calme, et en sécurité, poursuivant sa propre vie, ne nuisant à personne, lésée par personne — mais, dès que la guerre éclata, sa propre occupation apparut nécessaire à l'intérêt même des Alliés, et ils l'occupèrent donc, changèrent son propre système de gouvernement, et se lièrent, même alors, par un engagement solennel : ne jamais mettre en danger sa propre indépendance, ne jamais prolonger leur propre présence sur son propre sol, au-delà de la propre fin de la guerre. La guerre s'est achevée — mais l'occupation du sol iranien persiste encore, les Russes installés dans une partie de cette même terre, les Britanniques dans une autre, chaque camp regardant l'autre d'un œil véritablement soupçonneux, véritablement inquiet, chaque camp répandant sur l'autre toutes les rumeurs qu'il souhaite.

L'Iran demande aux uns comme aux autres d'honorer leur propre engagement, et ne reçoit d'eux que de douces réponses mielleuses — se remémorant les propres paroles du poète ancien :

Il te donne de la douceur du bout de la langue,
puis se dérobe à toi, exactement comme se dérobe le renard.

La révolte éclate en Iran — qu'elle soit allumée par elle-même, ou allumée par l'étranger — et, chaque fois que l'Iran souhaite rétablir l'ordre à sa propre place véritable, elle se trouve purement et simplement empêchée de le faire. Les Anglais s'indignent que les Russes empêchent l'Iran de rétablir l'ordre dans la région septentrionale — pourtant, si la révolte avait éclaté dans la région sous contrôle britannique, ils auraient bien pu, eux aussi, empêcher l'Iran d'y rétablir l'ordre, et les Russes, à leur tour, se seraient indignés de l'ingérence anglaise dans les affaires iraniennes. Les deux camps pensent à eux-mêmes, et à leurs propres intérêts, bien plus qu'ils ne pensent à l'Iran, et aux intérêts des Iraniens eux-mêmes.

Il existe, dans la révolte iranienne, un danger véritable pour la Turquie, et un danger véritable pour l'Irak — et les Britanniques s'inquiètent véritablement de ce même danger, non parce qu'il pourrait nuire à la Turquie, ou nuire à l'Irak, mais parce qu'il pourrait compromettre certains intérêts majeurs de l'Empire lui-même. L'ordre et le calme doivent véritablement s'établir en Turquie et en Irak, donc, afin que les propres intérêts de l'Empire britannique au Proche-Orient demeurent en sécurité — le Proche-Orient étant, comme vous le savez, le point même de jonction entre l'Empire et ses propres colonies.

C'est pour cette raison précise que le calme du Proche-Orient se révèle une affaire véritablement, profondément significative, pour nos propres alliés et amis britanniques : ce même calme ne doit jamais être exposé au danger, quelle qu'en soit la source, et les Britanniques doivent demeurer véritablement vigilants, afin qu'aucun mal n'atteigne jamais la Turquie ou l'Irak depuis l'Iran, et demeurer véritablement vigilants aussi, afin que les choses ne se troublent jamais en Méditerranée orientale, en aucune circonstance. Si les Français venaient à faillir, alors, rompant leurs propres promesses, et que les Syriens et les Libanais s'en trouvaient véritablement troublés, la Grande-Bretagne demeure entièrement capable de ramener les Français sur le droit chemin, les contraignant à honorer leur propre parole, accomplir leur propre engagement, et évacuer la Syrie et le Liban. Si la Syrie et le Liban disaient alors : voilà qui est bien, mais nous voulons l'évacuation complète, l'évacuation de tous les étrangers sans exception — les Britanniques répondraient : cette même évacuation aura bien lieu, mais seulement une fois que nous nous serons accordés sur le fait que le mal peut atteindre le Proche-Orient depuis l'Iran, exactement comme il peut atteindre le Proche-Orient depuis la propre position des Français en Syrie et au Liban — mais il pourrait tout aussi bien atteindre le Proche-Orient depuis la Palestine, où se dresse le mandat britannique lui-même, et où ce même mandat se révèle incapable de préserver l'ordre, car il refuse, ou est simplement incapable, d'accorder aux Arabes leur propre dû véritable, et de restituer le droit à ses propres véritables détenteurs.

Voilà donc le problème véritablement compliqué : ce ne sont pas les Russes qui compliquent les choses en Palestine, ni les Français qui compliquent les choses en Palestine — ce sont les Anglais eux-mêmes, et leurs propres alliés américains, qui compliquent les choses. Ils ont créé le problème palestinien à partir de rien du tout ; ont offert, en cadeau, ce qui ne leur appartenait même pas ; ont promis ce qu'ils ne pouvaient

absolument pas accomplir ; ont donné des promesses mutuellement contradictoires aux Arabes comme aux Juifs à la fois — et les deux camps les crurent. Et lorsque le moment vint d'honorer ces mêmes promesses, l'affaire s'effondra simplement entre leurs propres mains, les laissant dans exactement l'état de perplexité qu'ils occupent désormais, un état apportant un mal considérable au Proche-Orient, et à eux-mêmes à la fois.

Le mal pourrait bien atteindre le Proche-Orient depuis l'Égypte aussi — l'Égypte détient ses propres droits, qu'elle réclame, croyant véritablement que le moment est déjà venu pour que ces mêmes droits lui soient restitués ; croyant véritablement qu'elle détient ces mêmes droits par la nature même des choses, car Dieu l'a créée libre, et nul ne devrait jamais l'asservir ; croyant véritablement, aussi, qu'elle détient ces mêmes droits parce qu'elle s'est sacrifiée considérablement pour eux tout au long de la guerre — voire tout au long des deux guerres. Si ces mêmes droits ne lui étaient pas restitués, elle pourrait bien s'en trouver véritablement irritée — et sa propre colère pourrait bien devenir une source de mal véritablement grand, exposant les propres intérêts de l'Empire britannique à un réel danger.

Le mal pourrait bien venir de l'Afrique du Nord aussi — elle veut, elle aussi, être libre, car Dieu l'a créée libre, et car elle a, de surcroît, été bien trop longtemps déjà privée de liberté, et d'indépendance. Le mal — comme vous le voyez — peut donc venir de tous les coins de l'Orient — et une réelle précaution doit véritablement être prise contre lui. Mais en quoi pourrait bien consister une telle précaution...? Elle ne pourrait consister qu'en l'une de trois choses, n'en admettant nulle quatrième. La première : que l'Europe demeure en guerre continue, massant une force immense dans chaque partie de l'Orient, pour empêcher son propre peuple de jamais se soulever. Il n'existe nulle voie véritable vers cette même option — le peuple d'Europe est véritablement épuisé, dans un réel besoin de quelque repos, et il n'existe nulle voie véritable de le contraindre à une guerre continue. La seconde : que l'Occident se soumette véritablement à ce que réclame l'Orient, lui restituant ses propres droits entièrement, sa propre indépendance dans toute sa mesure. Il n'existe nulle voie véritable vers cette même option non plus, sinon qu'une baguette magique touche les Européens, les transformant, en un clin d'œil, en anges vertueux. La troisième : que l'Occident recoure, plutôt, à la manœuvre, et à l'atermoiement — pratiquant la séduction tantôt, l'intimidation à d'autres moments ; la peur une fois, la tentation

une autre fois.

Voilà donc exactement l'option que l'Occident poursuivra demain — puisqu'il la poursuit aujourd'hui, et l'a poursuivie hier, et puisqu'elle lui a déjà rapporté, jusqu'à présent, tout ce qu'il a jamais voulu. La question véritablement significative, cependant, n'est jamais ce que l'Occident pourrait bien faire, pour affronter la propre aspiration de l'Orient vers la liberté — la réponse à cette même question est déjà bien connue. La vraie question, plutôt, est celle-ci : que pourrait bien faire l'Orient lui-même, pour faire de sa propre aspiration vers la liberté une réalité véritable, et effective ?